

Entre satisfaction des besoins et avidité, quels chemins pour une économie non-violente?

Louis Campana

Introduction.

Voici en quelques grandes enjambées, les raisons de mon intervention. Sur notre planète, la misère matérielle, sociale, spirituelle s'étale impudiquement sur tous les continents, des catastrophes climatiques, sociales, économiques, culturelles s'annoncent. Alors que les besoins indispensables à la vie des plus humbles ne sont pas satisfaits, d'autres se complaisent et se battent pour disposer toujours plus de pouvoir et de biens. Les hommes politiques de tous bords, généralement élus ou mis dans leur rôle par les acteurs puissants économiques, les parlements nationaux qui font ou défont le droit selon leurs intérêts, les banques centrales ou le FMI, obnubilés par la croissance telle qu'ils la comprennent, les puissances économiques dont les projets stratégiques paralysent d'effroi et génèrent toujours plus de convoitise, tous ces acteurs, ensemble, font que la vie des hommes est devenue une guerre économique quotidienne.

Cette guerre économique est devenue insupportable pour plus d'un milliard de personnes qui souffrent quotidiennement de la faim.

Elle est terrible et inféconde pour deux autres milliards qui deviennent au fil des années des assistés de ce modèle économique, sans aucune possibilité d'être acteurs de leur vie.

Elle est stressante et avilissante pour tous les autres acteurs dont le but essentiel tout au long du jour est de prendre le pas ou le meilleur sur l'autre, dans une compétition exacerbée par l'envie et la cupidité

Le système mondialisé n'est pas « le royaume de Dieu », comme a osé le dire l'ancien directeur général du FMI, Monsieur Michel Candessus, il y a quelques années, ce système ne crée que frustrations ou avidités, misère ou abus selon la place qu'on y occupe.

Mais y a-t-il une autre façon de voir les choses ? Peut-on imaginer ou vivre une autre réalité ? Cette guerre économique imposée est-elle impossible à éviter ?

On m'a dit que c'est la nature humaine qui veut cela et que par conséquent c'est irrémédiable.

Cela signifierait-il qu'il y a cette fatalité insurmontable dans la vie des hommes et que l'accomplissement humain n'est qu'une vision de l'esprit et non une réalisation en devenir ? Sommes-nous donc voués à rester des prédateurs, ou, soyons plus consensuels, des gens bien intentionnés tant qu'on ne touche pas à leur intérêt immédiat?

Oserais-je dire que mon intérêt passe par le bonheur de l'autre?

Voici pour commencer trois anecdotes.

Anecdotes.

La première. Je connais un ami qui se nomme « Mouton ». Il travaille à l'abattoir. Le chef de son pays lui a dit comme à tous ces concitoyens, « travailler plus pour gagner plus » et lui aiguise donc à longueur de journée des couteaux à égorger. Et un jour je lui ai dit « Ne vois-tu pas que tu aiguises les couteaux qui demain vont servir à te couper la gorge ? » Vous savez ce qu'il m'a répondu, le mouton avec son œil de mouton, il m'a dit « Je sais bien, mais il faut bien vivre ! » Et le sage Lanza del Vasto dont je tiens cette parabole de dire « Ne perd pas ton temps à gagner ta vie. Gagne ton temps, sauve ou donne ta vie. »

Deuxième anecdote. Il y avait un paysan, au fond du Maharashtra, en Inde qui cultivait du coton. Lui, sa femme et ses enfants allaient tous les matins récolter le coton dans son champ. Lorsque la fin de la récolte arriva il contempla son tas de coton, en fit un ballot et lorsque le négociant de

Bombay vint, il lui vendit son ballot, moins cher que prévu, car il y avait les aléas de la Bourse, la mévente et autre soucis que le négociant ne pouvait prendre à son compte et donc répercutait sur le paysan. Bref, on se mit d'accord pour quelques roupies. Puis le ballot partit en mer, acheté par un négociant anglais, et là, le ballot connut les tempêtes, les grèves des dockers à Manchester, encore les aléas de la Bourse, il fut consigné et assuré, finalement racheté par une filature qui le revendit à un tisseur, puis revendu à un fabricant de chemises lequel dispersa sa production à travers le monde et une des chemises arriva sur le marché de notre paysan indien au Maharashtra qui l'acheta quelques roupies.

Et le sage Gandhi de dire à ses concitoyens « Il aurait mieux fallu que notre paysan fit moins de coton, qu'il le filât lui même, avec quatre bouts de bâton qu'il construisît un métier à tisser, et il aurait fait des chemises pour lui, sa famille, son village et consacré la moitié de son champ pour cultiver des fruits et des légumes, Toute cette activité autour du ballot de coton constitue le grand jeu des profiteurs. Et il ajoute *« Tendez toujours à produire sur place et évitez toute circulation inutile des produits, car c'est là gaspillage et ce sont les courtiers, les spéculateurs, les politiciens nationaux ou étrangers qui ont prise sur les produits dont la vie du peuple dépend. »*

Enfin la troisième. Elle met en scène deux hommes, un maharadja très riche et son ami le sadhou frugal et volontairement pauvre. L'immense palais avec tous les domestiques était un ruche joyeuse et le maharadja un bon prince, poète et artiste, attentif aux besoins de chacun. Le sadhou lui reprochait de vivre avec autant d'aisance, alors que lui se contentait de deux pagnes, un pour la semaine, l'autre pour les fêtes, et lui proposait de le suivre dans son ascèse quotidienne mais c'était sans résultat. Et un jour, le palais fut la proie d'un gigantesque incendie. Le maharadja prit soin de tout son personnel et lorsqu'il vit que tous étaient saufs, se mit à admirer son palais en flamme s'extasiant devant la beauté du feu. Le sadhou, plongé dans la rivière pour ses ablutions, aperçoit lui aussi le palais en feu sur la colline et se met à courir, comme un fou vers le palais et là, voyant toute la maisonnée en contemplation s'écrie « Vous n'avez pas vu mon pagne, je l'avais mis à sécher sur un fil. Hélas mon pagne a brûlé! »

La troisième parabole est une douce dérision par rapport au conflit « riches pauvres ».
"N'est pas pauvre qui croit et n'est pas riche qui veut."

La stigmatisation des pauvres comme incapables?

Depuis que les anthropologues se sont penchés sur l'étude des sociétés, on a constaté une première vague d'avis très sérieux déclarant que les populations ancestrales avaient été incapables de promouvoir leur propre développement et qu'heureusement la civilisation occidentale, par la colonisation, puis par l'activité économique du capitalisme puis de l'ultralibéralisme, de par sa modernité et sa capacité technologique, leur avait apporté une espérance de bien-être et de satisfaction par la mise à disposition de biens de consommation immédiate.

Ces avis sont toujours mis en avant par les trusts qui n'ont pas pour objectifs des valeurs humaines, mais la valorisation toujours des dividendes promis aux actionnaires, même si les conséquences sont carnassières.

Inutile, ici, de répéter ce que des dizaines de documents et documentaires vidéo ou d'analyses issues d'ONG, ni même de mettre en avant les moins récentes déclarations d'anthropologues comme Claude Lévy Strauss, ou certains rapports de l'ONU pour prouver le contraire. Ainsi, aujourd'hui, on considère que ces populations primitives, jugées pauvres, mais riches de bien des valeurs cachées, ont tout simplement préféré privilégier la cohésion et l'hégémonie de leur groupe plutôt qu'une dislocation du groupe et de la communauté due à l'individualisme sous-jacent à l'apport des Occidentaux.

Ces peuples, toujours présents et vivant selon leurs modes de pensée, ont posé question à la civilisation dite de progrès qui n'a cessé de vouloir les casser et les soumettre, prétextant leur incapacité foncière à se prendre en charge.

Ce qu'il y a de sûr, c'est que durant les siècles et les millénaires, ceux que l'on appelle les pauvres ont su traverser toutes les difficultés inhérentes à la vie sur terre sans ruiner celle-ci, sans compromettre la vie d'autrui, ni empêcher la cohésion sociale malgré la permanence de dictatures ou d'empires autocratiques. Et c'est ce que Majid Rahmena nomme « la puissance des pauvres », c'est aussi cette capacité de survie que Gandhi appelle de ses vœux.

Les réalités économiques actuelles.

Mais au fait comment fonctionnent aujourd'hui les Etats et quel en est le principal but. A l'évidence, ils n'ont pas pour objectif le bien-être de leur population. Si les peuples primitifs ont été jugés incapables, de quoi les Etats modernes sont-ils capables? L'Etat actuel, (de quelque continent il soit), à part quelques très rares exception, comme au Bouthan, n'a pas d'autre objectif que la croissance infinie ce qui est un objectif purement économique et par conséquent ne se préoccupe pas de l'intérêt des gens et en particulier des petits.

L'Etat d'aujourd'hui est une entité politico-économique régie par les contraintes économiques, basées sur la compétitivité, la concurrence et le leadership, éléments fondamentalement prédateurs, dont l'aboutissement n'est autre que la destruction ou l'élimination partielle ou totale du concurrent. Est-ce donc ainsi que les peuples doivent être gouvernés? On voit bien que ce mécanisme de domination économique influe sur toute la pyramide sociale. Le Parlement a pour prérogative l'élaboration des lois qui protègent ce système, mais ce qui est devenu légal, parce que voté par un parlement démocratique, est-il légitime au regard de l'éthique universelle? N'est-ce pas un droit qui protège des privilèges ?

Les banques, autre rouage incontournable, jouent-elles leur rôle essentiel, c'est-à-dire le prêt contre remboursement progressif ? Non, elles tournent sur elles-mêmes, faisant des investissements pour l'investissement, sans se préoccuper du bien-fondé, travaillant avec de l'argent qui n'existe pas, seulement dans l'intentionnalité, et avec pour objectif de le rendre palpable par l'endettement de gens toujours sollicités à emprunter sans véritable besoin, sinon celui fabriqué artificiellement par l'innovation technique, faisant payer aux emprunteurs leurs erreurs. J'ai donc amené ici un autre perturbateur : le progrès.

Le soi-disant progrès, lui aussi, autre prédateur et autre illusionniste, a été durant ces soixante dernières années l'élément le plus destructeur de la micro-économie. Il a provoqué la fermeture des petits ateliers au profit des monstres industriels, il a tué toutes les petites structures agricoles au profit d'une agriculture industrielle, il a empoisonné (et continue de le faire) notre santé par la chimie, il a créé la maladie et le remède, le poison et le contre-poison, parce que tout cela, c'est de la croissance, et donc de l'économie.

Le dogme du progrès est celui d'une croissance sans fin, mais dans un monde fini. C'est une croissance sans emploi, la machine prive d'emploi, et le profit est le dieu de cette religion. La logique de ceci, c'est quelques milliardaires et des milliards de petits salariés, d'assistés et de sans-emploi, de sans-ressources.

Le dérèglement climatique avec son lot de tsunamis, séismes, inondations, et leur conséquences participent aussi à la croissance économique et donc aux flux financiers, aux productions de masse, aux profits des laboratoires pharmaceutiques...

L'économie ultra-libérale apparaît aujourd'hui, (pilotée par les Etats, le FMI ou la Banque Mondiale) orchestrée par les trusts comme un tsunami dévastateur aux conséquences létales et déjà opérationnel.

Citation : "Vous ne pouvez pas créer la prospérité en décourageant l'épargne. Vous ne pouvez pas donner la force au faible en affaiblissant le fort. Vous ne pouvez pas aider le salarié en anéantissant l'employeur. Vous ne pouvez pas favoriser la fraternité humaine en encourageant la lutte des classes. Vous ne pouvez pas aider le pauvre en ruinant le riche. Vous ne pouvez pas éviter les

ennuis en dépensant plus que vous ne gagnez. Vous ne pouvez pas forcer le caractère et le courage en décourageant l'initiative et l'indépendance. Vous ne pouvez pas aider les hommes continuellement en faisant pour eux ce qu'ils pourraient faire eux-mêmes. "

Déclaration au congrès. Abraham Lincoln. 1860.

Je laisse à chacun le soin de se poser les questions nécessaires à cette réflexion en pesant l'intérêt de chaque phrase et les lectures contradictoires que l'on peut en faire.

Diversion philosophique.

« L'enfer c'est les autres » disait Sartre. L'autre, c'est la « mort » du moi, en ceci que la différence qu'est l'autre, attaque directement ma conception individuelle et mon identité. Rencontrer l'autre, c'est toujours un peu mourir, c'est s'y intéresser et donc ne plus occuper la première place, c'est en vérité descendre du podium et reconnaître à l'autre les droits que je ne croyais qu'à moi. C'est donc perdre toute puissance, tout pouvoir sur lui, ne plus légitimer ma préséance, c'est renoncer à la compétitivité et à l'esprit de concurrence. L'autre vaut par ce qu'il est, autant que moi, ni plus ni moins. Et c'est ce qui est désespérant pour l'ego, l'autre est vraiment l'enfer de l'ego.

Lorsqu'en plus l'autre c'est le pauvre ou le miséreux ou l'handicapé ou le malade, cela devient très difficile d'accepter qu'il soit là devant moi, qu'il dispose de la même vie, du même souffle, qu'il lui arrive d'être heureux ou malheureux, qu'il jouisse en plus des mêmes droits. Ne suis-je pas plus important que lui? Eh bien non ! Je lui suis redevable de la même attention, redevable de me permettre de sortir de mon enfer de suffisance...

Les fausses bonnes solutions.

Il y a quarante ans environ, l'école de Chicago, avec à sa tête un certain Milton Friedman (prix Nobel d'économie) avait suggéré à Ronald Reagan, la libéralisation totale de l'économie. Madame Thatcher emboîte le pas. Ces orientations politiques mettaient en route l'ultra-libéralisme qui consistait à laisser l'initiative aux entreprises et aux banques de faire tout ce qu'elles sont capables d'inventer sans aucun contrôle des Etats ou d'une législation régulatrice. Pinochet, au Chili, s'empara de l'idée. Résultat, durant tout ce temps, l'ensemble des ressources du pays a été privatisé et appartient à des multinationales étrangères (américaines ou européennes), presque toute la surface de la terre agricole pour des cultures industrielles, les eaux de surface (lacs, rivières, glaciers) pour la production électrique, les forêts primaires sont transformées en cultures sylvicoles d'eucalyptus et pins pour la pâte à papier, les sociétés minières exploitent tous les minerais disponibles. La majorité des Chiliens vit dans une extrême précarité et une oligarchie se partage le pouvoir et tous les revenus. Les minorités culturelles (en autres les Mapuches, 700 000 sur 16 millions d'habitants) sont ignorées et réduites au silence. Elles sont considérées comme des incompetentes par les économistes modernes alors qu'elles ont été capables pendant des millénaires de préserver la nature en ne ponctionnant que ce dont elles avaient besoin.

Les programmes sociaux indiens récents pourraient aussi donner illusion. Chaque pauvre en Inde a droit à 100 journées de travail d'intérêt général rémunérées à 100 roupies par jour (environ 1,50 €). Mais ceci n'est rien d'autre que la volonté de pérenniser l'assistanat de l'Etat envers à une population qui a été précédemment réduite à la misère car privée de ressources élémentaires (terres, eaux, forêts), ce qui rend toute initiative personnelle impossible.

Vouloir éduquer à la non-violence sans changer les règles du jeu économique est un non-sens. Dans un climat de compétition exacerbée, d'élitisme revendiqué, comment peut-on faire passer l'idée que l'autre a aussi des droits à une place et à une considération ?

L'éducation à la non-violence en l'état, apparaît assez vite comme une emplâtre sur une jambe de bois, ou pire comme une ruse supplémentaire pour faire taire toute velléité de révolte des moins intelligents ou de ceux dont on peut dire « qu'ils n'ont pas eu de chance ». C'est une question difficile!!!

Au Costa Rica, j'ai rencontré un ancien président de la République, Rodrigo Carazo. Lorsqu'il est arrivé au pouvoir, les fonctionnaires du FMI se sont empressés de l'entreprendre pour libéraliser son pays (toujours les tenants de l'école de Chicago et le nouveau pontife de l'économie Mr Milton Friedman). On lui conseille donc de couper en deux le budget de l'éducation nationale, de sombres coupes aussi dans le social et de privilégier la vente aux sociétés privées, seules capables pour eux de développer ce petit pays de l'Amérique Centrale. Immédiatement, Carazo fait le contraire, privilégiant l'éducation et les conditions sociales de ses concitoyens et doit par conséquent affronter l'hostilité du FMI dont il devint ensuite un des protagonistes.

L'agriculture industrielle, autre fausse bonne idée.

L'agriculture industrielle actuelle est une calamité pour la Terre-Mère. On n'y respecte ni la diversité, ni l'harmonie, ni les symbioses naturelles. Elle ne peut se poursuivre qu'à grands renforts de fertilisants chimiques, d'insecticides, de pesticides ou de mécanisation à outrance.

Son avenir est entre les mains de quelques multinationales extrêmement agressives, comme Monsanto ou Sygenta, qui imposent les produits génétiquement modifiés aux paysans sous prétexte d'endiguer la faim dans le monde. Le problème de la faim est affaire de distribution et non de production. La FAO, à ce sujet, a été plus qu'explicite, puisqu'elle a déclaré en juillet 2008, que l'avenir de l'agriculture était la petite ferme bio familiale à vocation locale. L'agriculture industrielle étant vouée à disparaître du fait de la mort biologique des terres agricoles. La Terre-Mère mourante, nous mourrons aussi.

Autre exemple, la corruption.

On lui avait proposé par lettre un chèque de 250 000 dollars pour défendre les intérêts d'un « délinquant » colombien. 125 000 pour ses frais personnels, et 125 000 pour ses frais de procédure. Poliment, il a tout renvoyé à son expéditeur, avec cette mention « Je ne mange pas de ce pain-là ».

Il s'appelle Vicente Archibold, il est professeur de droit constitutionnel et avocat, membre du Serpaj et descendant d'esclaves noirs. Il est Panaméen et il nous accueille durant notre passage dans ce petit pays fabriqué de toutes pièces par les Américains pour contrôler le canal du Panama.

La grande besogne des « délinquants » qui gouvernent ce pays est de vendre à qui veut bien et à qui a des sous tout ce qui peut être vendu et se partager le magot du canal. C'est le cas de toutes les terres pour les minerais dont ce pays est doté, pour les monocultures, c'est aussi les affaires secrètes de grosses entreprises du bâtiment qui construisent d'immenses tours en béton de cinquante étages pour des acheteurs inexistantes en bord de mer.

Comme nous ne comprenons pas bien le principe, il nous emmène en voiture visiter les mauvais quartiers de Panama, tristement célèbres pour ses gangs où deux meurtres par jour en moyenne sont dénombrés.

Habitat chaotique, délabré, rues défoncées, un peu partout de vieilles autos américaines aveugles aux pare-brises éclatés. Puis miracle, une autoroute qui mène directement en plein centre ville, c'est New York, des building tout neufs, des tours de 55 étages pratiquement vides, alignées sur le bord de mer, c'est la nuit et tout est éteint, il n'y a pas d'habitants du tout dans ces quartiers huppés !

Nous nous regardons, médusés. « Mais pourquoi donc construire ces tours s'il n'y a pas d'acheteurs ? ».

Pas nécessaire, le principal, c'est que l'argent sale soit lavé, blanchi, propre de propre.

Fantastique !

Ce que j'ai vu d'encourageant.

En tout cas, voici ce que j'ai vu en parcourant le monde :

J'ai vu les plus misérables des femmes et des hommes, les parias des parias, les lépreux, défigurés, handicapés, tordus par la lèpre, avec leurs moignons, se mettre debout à l'appel d'un homme de cœur qui leur a dit « la force est entre vos mains ». C'était en 1949, un an après l'assassinat de Gandhi. Et cet homme, Baba Amté, est devenu le père social, spirituel, économique de milliers de lépreux. Ensemble ils ont développé plus de soixante activités différentes, ateliers d'artisanats, activités agricoles multiples pour une consommation locale, de transformations des productions, de constructions d'habitat, de services informatiques, d'éducation, et petit à petit, ces miséreux sont devenus « riches », c'est-à-dire autonomes, indépendants financièrement. Cet état d'esprit s'installant, il leur a dit : « Le bonheur se meurt s'il n'est pas partagé » et tous les lépreux ont compris le message. Aujourd'hui, il y a 27 sites différents, le plus important rassemble 4 000 personnes dont 3 000 lépreux, il s'appelle Anandwan, « la forêt joyeuse ». J'en ai fait un film¹.

J'ai vu, dans un pays ravagé par la guerre civile, le Sri Lanka, des milliers de villages s'organiser pour une autonomie alimentaire, économique, sociale, marquée par l'Eveil, terme bouddhiste, signifiant la conscience de soi, et la nécessité fondamentale d'être des femmes et des hommes debout, responsables de leur propre vie. Là encore un homme de cœur, Aryaratné, travaille depuis cinquante ans à proposer aux villageois des formes juridiques de républiques villageoises agréées par le droit local. Ainsi actuellement 15 000 villages sur les 34 000 qui composent le Sri Lanka sont en voie d'autonomie régie par le statut de républiques villageoises. Plus de 3000 ont atteints le stade d'une autonomie complète. Ce statut permet à chaque village de faire ses choix en matière de souveraineté alimentaire, de décision sur l'aménagement du territoire, routes, adduction d'eau, électrification, écoles, services de santé. La conséquence est l'Eveil spirituel de la population, l'attention philosophique de la responsabilité de chacun sur sa propre vie et la solidarité que cela impose. Ce mouvement se nomme « Sarvodaya Shramadana », ce qui signifie « l'Eveil de tous par le travail partagé ». Un film aussi a été réalisé sur cette expérience lumineuse².

J'ai vu un peuple se lever. Je l'ai vu se mettre debout. Adivasi, c'est-à-dire des tribaux des forêts de l'Inde, Intouchables, paysans sans terre, gens méprisés, battus, mis en prison, délocalisés, réfugiés de l'intérieur, bref des sans-droits. Je les ai vus se mettre en route, en marche pour exprimer leurs droits sur l'autoroute des riches, sans haine, sans mépris, mais avec la détermination de ceux qui n'ont plus rien à perdre parce que leur cas était désespéré. Ils étaient prêts à mourir. Je les ai vus, vieillards, femmes amaigries, enfants rieurs, souffrir sur la route durant un mois, avec un seul repas par jour, j'ai vu leur fatigue mais aussi leurs chants, leurs danses, leur force de vie. Un homme, depuis trente ans, leur dit que ce n'est pas le karma qui est la cause de leur vie de misère, mais l'action des hommes qui les prive de plus en plus de leur forêts, de leurs terres ancestrales convoitées par les puissants, pour les puissances touristiques en mal d'exotisme, pour les usines de productions auxquelles ils n'ont pas droit. Même l'eau leur est soustraite pour permettre à des compagnies privées de vendre l'eau en bouteille ou la transformer en boissons gazeuses aseptisées. Cet homme, c'est Rajagopal, lui aussi un gandhien. Les trois personnages cités plus haut, Baba Amté, Ariyaratné et Rajagopal, sont allés puiser auprès de Gandhi une source d'inspiration pour les maux de notre temps.

¹ Anandwan, la forêt joyeuse, un autre monde est possible, www.association-shanti.org

² Sarvodaya, Shramadana, *Vers une économie non-violente*, www.association-shanti.org

J'aurai l'occasion d'y revenir. Un film a été proposé aux occidentaux ³, disponible actuellement en quatre langues.

Historique de la pensée gandhienne.

Autonomie, responsabilité personnelle, pouvoir local et priorité de l'éthique sur l'économique.

Lorsqu'en 1909 Gandhi, alors en Afrique du Sud, préconise la lutte non-violente comme outil de résistance, il écrit un petit opuscule, le « Hind Swaraj ».

50 années plus tard, Lanza del Vasto, dans une collection dénommée « Pensée Gandhienne » en fait un livre intitulé « Leur civilisation et notre délivrance ».

Dans ce document, Gandhi définit **trois moyens** susceptibles d'éradiquer l'injustice que déjà il pressent dans l'organisation de la société sud-africaine où l'exploitation des minorités au profit du Blanc colonisateur est systématique.

Il déclare que les minorités ou les communautés doivent réaliser leur autonomie politique, c'est-à-dire, prendre les moyens de décider de leur vie en ce qui concerne l'organisation de leur quotidien, à la fois juridique, sociale, économique et spirituelle. C'est ce qu'il appelle le « **SWARAJ** », une force, une volonté, une réalisation d'indépendance. Sans naïveté, il sait que cela fera l'objet de refus de la part des autorités, mais c'est une voie à ouvrir. Par la non-violence, par des confrontations successives, l'Inde obtiendra cette indépendance.

Il sait aussi que cela ne sera pas possible sans la prise en compte d'un éveil de chacun à sa propre puissance intérieure, C'est pourquoi, dans la foulée du « **SWARAJ** », il préconise le « **SWADESHI** », l'autosuffisance.

Il est remarquable de constater que la crise économique et financière soit arrivée comme une surprise. En effet l'impression générale est de dire « Mais qu'est-ce qui nous arrive ? Pourquoi et comment en est-on parvenu à ce stade et quels sont les rouages qui ont manqué pour que la bonne continuation de notre système soit interrompue ? ». L'analyse de la crise moderne est comme la boîte de Pandore... On peut y voir tous les biens et tous les maux, mais la catastrophe est annoncée... Et ça va faire mal.

A scruter avec attention, sans jouer au devin, tout est fait pour en arriver à la catastrophe mondiale sous peu.

C'était hier !

Dans sa préface d'un petit livre⁴ intitulé *Leur civilisation et notre délivrance*, dont j'ai déjà parlé, Lanza del Vasto reprend une citation de Gandhi pour caractériser la civilisation anglaise de l'époque: « Il n'est que d'attendre que cette civilisation se détruise d'elle-même! ».

Écoutons Lanza del Vasto :

« Pour le jeune Mohandas enfant, puis écolier, puis étudiant, l'Anglais, la Civilisation moderne, c'est la Puissance et la Liberté.

C'est encore la Libéralité, la Tolérance, la fraîcheur d'Esprit, l'Audace à inventer, à découvrir, à entreprendre. C'est la Raison, c'est la Justice dans les actes et la Science dans la pensée.

C'est un sujet de stupeur et d'envie. C'est un maître qu'on déteste avec admiration, un modèle qu'on imite en se reniant. Car si on fait un retour sur soi-même, on rougit de se voir avili, asservi :

³ *La Marche des gueux, la force libératrice de la Non-violence*, www.association-shanti.org

⁴ paru chez Denoël (collection Pensée gandhienne),

croupissant dans l'indigence, l'inertie et la décrépitude au milieu d'un peuple asservi et avili, empêché dans tous ses actes de la vie par des observances routinières et des restrictions superstitieuses, enfermé dans l'intelligence des formules incantatoires...»

Rien ne pouvait donc laisser soupçonner qu'en arrivant à Londres, Gandhi découvrit l'Anglais autrement. A essayer de se conformer à toutes ces anglaises pour tenter de comprendre quel était le mystère de cette civilisation, il n'y vit que du vide, une erreur, un leurre auxquels il était impératif d'échapper.

Quels furent donc les moteurs de cette clairvoyance qui devaient révéler la redoutable et efficace douceur de la non-violence privant l'Angleterre de la moitié de son empire ?

Première découverte : Plus grande est la civilisation, plus insignifiant est le civilisé.

Au milieu des hauts fourneaux, des villes surchargées, des transports pénibles et harassants, le civilisé court, s'aplatit, hagard, mangé par le temps qui lui fait défaut, en perpétuelle débandade. Toutes les richesses du monde se concentrent dans ces villes de Londres, de Manchester ou de Liverpool, capitales du monde du trafic, de domination et de gloire, de ravages et de guerres, ruinant des territoires entiers sur toute la planète. Cette civilisation étouffe non seulement son propre peuple réduit à une ombre au service de quelques privilégiés, mais de plus engloutit les fabuleuses richesses des peuples asservis d'Inde, d'Australie ou d'Amérique.

Deuxième découverte : La fascination des Anglais pour l'Inde.

Face aux diverses manifestations d'intérêt pour son pays, aux multiples questions et interrogations que soulevait sa présence en Angleterre, Gandhi, étonné, écoutait, recevant même de ses amis indophiles des traductions en anglais de la Gîta ou des Upanishad.

A la relecture de ces ouvrages, il percevait alors trois enseignements majeurs que la contemplation du monde civilisé dans lequel il vit lui permet de mettre en valeur pour mieux les appréhender à la lumière de sa tradition et de celle de ses hôtes chrétiens. Je cite dans la préface de Lanza del Vasto :

« Il n'y a qu'une seule vérité : se connaître soi-même, ainsi qui se connaît, connaît les autres, connaît le monde, connaît Dieu. Qui s'ignore, ignore tout

Il n'y a qu'une puissance, qu'une liberté, qu'une justice : se maîtriser soi-même. Celui qui se domine a vaincu le monde.

Il n'y a qu'un bien : Aimer les autres comme soi-même, autrement dit comme étant soi-même.

Tout le reste est figure, illusion et vanité. »

Troisième découverte : Ce ne sont pas seulement les Anglais qui ont conquis l'Inde, ce sont aussi les Indiens eux-mêmes, les riches ou les privilégiés, qui les ont laissés la dépouiller par intérêt immédiat (contre des espèces sonnantes et trébuchantes ou des bonnes places dans les administrations). D'où son travail incessant de réveil pour sortir son peuple de la torpeur par le difficile apprentissage de la désobéissance civile.

Et aujourd'hui?

Ainsi dans un monde en crise comme c'est le cas aujourd'hui, ces trois enseignements sont-ils à considérer comme les voies de la sagesse ?

Que reste-t-il à la femme ou à l'homme contemporain caractérisé par la peur de la solitude, la peur des autres, la peur du silence, la peur du manque, cherchant l'argent partout avec avidité,

incapable de tirer de son propre fond autre chose que de l'angoisse pour demain, réclamant sécurité et confort au détriment de son plus proche voisin? Qu'est-ce qui lui fait défaut ?

Ce qui lui manque, c'est le retour sur soi, une idée de l'homme, son accomplissement qui ne passe pas par l'acquisition de produits manufacturés ou par l'accaparement de biens.

Ce n'est pas pour rien que nous avons organisé à Bhopal, symbole de l'irresponsabilité de certains grands groupes industriels, un colloque sur le thème « Vers une économie non-violente ».

Posons-nous la question de savoir à quoi peut mener une vision politique, des mesures sociales, une dynamique économique sans cet éveil à soi-même, à la responsabilité personnelle et au devoir de partage ?

Eh bien, le résultat est notre monde soi-disant civilisé et globalisé, en proie à une guerre économique que se livrent les Etats et les multinationales, comme autant de dictatures soutenues par les banques spéculatives qui ont oublié leur véritable rôle, et au-delà de cela, la misère généralisée de milliards d'êtres humains, déplacés, humiliés, réfugiés, sans toit, sans terre, sans emploi, et sur tous les continents

Tout est décidé en haut des pyramides étatiques ou des grandes entreprises. Le pouvoir, sans joie et crispé, est concentré dans quelques capitales alors que chaque village ou groupe de villages devrait être le lieu de l'échange entre habitants, lieu de décision pour les affaires essentielles, comme se nourrir, se soigner, éduquer les enfants, investir pour les gens du village, tisser des liens culturels, partager les connaissances, vivre, tout simplement. C'est ce qu'ont fait des générations avant nous, en maintenant une véritable cohésion sociale, certes dans la pauvreté, mais une pauvreté digne et tempérée par la solidarité. Les techniques modernes, qui ne sont ni la propriété ni les découvertes des hommes de pouvoir ou d'argent, mais appartiennent à tous, permettent de faciliter la vie des paysans et des artisans et élever leur niveau de vie par une rentabilité accrue.

Gandhi avait rêvé d'une Inde aux 500 000 villages indépendants et autonomes, lieux de plénitude humaine, réunis autour d'un seul drapeau.

Le pouvoir économique, politique, social, culturel totalement accaparé et confisqué par une élite, peut-il être repris par le peuple, un pouvoir anobli par une quête du sens ? Peut-on imaginer, comme le laisse entendre A.T. Ariyaratné, que le monde devienne une communauté de républiques villageoises et qu'il se débarrasse enfin de la violence économique institutionnalisée ? Oui, mais un peuple « éveillé », qui a réalisé sa mutation, c'est ce que j'appelle de mes vœux. C'est cela le **Swadeshi**, et ce n'est pas de la naïveté ou de l'utopie, puisque cela existe grandeur nature, et qu'en plus ce sont les conclusions de la FAO en juillet 2008, constatant, à terme, l'échec de l'agriculture industrielle (en fait de la macro-économie) et proposant le retour salutaire à une agriculture (une économie) de proximité, aux terres amendées biologiquement, pour le plus grand bien des populations rurales et urbaines. Je ne tire pas à boulets rouges sur le libéralisme, j'y suis favorable dans la mesure où chacun est invité à prendre sa vie en main, en solidarité avec d'autres, et si on lui en laisse les moyens et les ressources. Par contre, l'ultra-libéralisme qui consiste à accaparer toutes les ressources par le privé est à combattre avec énergie et tout ce qui l'autorise est à condamner comme principe de cupidité et d'avidité.

A moins que nous ne fassions le constat amer de l'incapacité ou du refus des êtres humains à concevoir une façon de vivre digne, honnête, multiple, locale, respectueuse de l'autre et dans ce cas espérer un salut venu d'en-haut comme le révèle la tradition chrétienne.

Un changement inspiré par les profondeurs de l'être. Quelque chose de gratuit mais précédé par une Apocalypse, laquelle étant révélation, se manifeste par des événements avant-coureurs douloureux.

N'est-ce pas ce qui arrive aujourd'hui et n'est-ce pas notre histoire?

Enfin, troisième moyen le « **Trusteeship** » que nous traduirons dans l'optique de la philosophie gandhienne par « la priorité de l'éthique sur l'économie ou le politique ».

A ce propos voici l'avis du philosophe et théologien catholique Hans Kung : l'humanité peut découvrir ce noyau d'une éthique globale dans le principe simple mais profond :

« traite autrui comme tu voudrais être traité. »

Cette « règle d'or » pourrait servir de dénominateur commun éthique à tous les systèmes de croyance et d'une économie non-violente sur la terre, car tous s'en réclament par des formules d'une ressemblance frappante. Par exemple :

Cette règle est ainsi formulée par les Bouddhistes : « Traite toutes les créatures comme tu aimerais être traité. »

Les confucianistes enseignent : « Ce que vous ne voudriez pas qu'on vous fasse, ne le faites pas aux autres. »

Les Musulmans disent : « Nul n'est fidèle à moins de désirer pour son prochain ce qu'il désire pour lui-même. »

Les Juifs disent : « Ce que tu détestes, ne le fais pas à ton prochain, c'est la loi de base. »

Les Hindouistes approuvent : « Telle est l'essence de la moralité : ne fais pas à autrui ce qui t'affligerait si on te le faisait. »

Les Chrétiens ajoutent :

"Tout ce que vous voulez que les hommes fassent pour vous, faites-le vous-même pour eux, car c'est la loi et les prophètes." (Matthieu 7.12)

"Ce que vous voulez que les hommes fassent pour vous, faites-le pour eux pareillement." (Luc 6.31)

Ce principe des éthiques pour toute l'humanité, cette règle d'or pourrait donc devenir le noyau initial d'un consensus autour duquel des initiatives naîtraient pour une économie inclusive de ces paradigmes très anciens ainsi que pour le dialogue inter-religieux à notre époque pour mille ans de paix et de bonheur.

Le rôle des Etats, tentative utopique!

A ce propos d'une éthique prioritaire sur l'économie et le politique, on pourrait se poser la question du rôle de l'Etat. Selon les principes de Gandhi, d'après Lanza del Vasto, l'Etat serait l'élément de régulation et la garantie du droit, de la justice. Allons plus loin en le chargeant d'être le veilleur incorruptible de la devise nationale française de « Liberté, Egalité et Fraternité ». Ce ne sont pas des mots en l'air, il y a là une responsabilité énorme. Il ne s'agit pas de développer un droit à la disposition des plus influents ou du privé, mais un droit légitime par rapport à l'éthique universelle, et la règle d'or en serait le premier paragraphe. Gandhi, toujours selon Lanza del Vasto, aurait refusé de prendre les rennes politiques de l'Inde, parce qu'il aurait voulu instaurer comme constitution les

« Béatitudes » du Sermon sur la Montagne en Matthieu 5. Ainsi l'Etat est le garant d'une institution basée sur la légitimité d'un droit universel, laissant le rôle économique à la société civile dont il garantit le fonctionnement, par exemple sous forme de républiques locales autonomes ou autres entités juridiques viables.

Pour conclure :

Une des solutions est bien sûr la conscience de tout cela, un renouveau spirituel, le refus des fondamentalismes, et une éducation au sens. Mais c'est insuffisant.

Le mépris actuel du travail manuel et agricole ne peut se poursuivre. Ce travail humble, fatigant est un élément indiscutable de transformation personnelle. En travaillant la terre ou un objet, je me travaille de l'intérieur, je crée un jardin intérieur, je me construis de l'intérieur et de plus je participe à quelque chose d'essentiel : l'alimentation de chaque jour. C'est l'accomplissement du Swadeshi.

Car voyez-vous, nous ne pouvons pas, femmes et hommes modernes du XXI^{ème} siècle manger chaque jour du béton, du goudron, des ordinateurs ou des camions.

Si j'ai quelque chose à vous proposer, c'est bien le Swadeshi gandhien :

- Autonomie intérieure, le travail sur soi, la maîtrise de soi, la compassion pour soi, une façon de se guérir du mal-être, la volonté de dynamiser sa puissance intérieure. Ce que Spinoza appelait « la Potentia ». Cela comprend le refus d'une colonisation tant mentale que physique.

- Autonomie extérieure, prendre la charge matérielle de sa propre vie, ne pas peser sur les autres, partager et être solidaire.

Je ne peux prétendre changer le monde, mais je peux me changer moi.

Des solutions existent, nous l'avons vu, mais la question est de savoir si ce n'est pas trop tard, et si le grand dormitorium à humains n'est pas en route. Les besoins essentiels des uns sont bafoués. L'avarice ou la cupidité, elles, n'ont pas de bornes, elles sont proposées comme l'arme absolue dans les Ecoles de commerce du monde entier. Peu sont capables de dire un jour « J'en ai assez, maintenant je cesse de prendre, je donne. »

De plus un grand chloroformage s'est répandu sur terre. Nous assistons à un remake de « la Belle au bois dormant ». Les assistés attendent tout des Etats, les petits salaires s'en contentent, préférant un « tiens » à un « tu l'auras ». Les miséreux sont abonnés à la misère comme à leur Karma.

Cependant on ne peut mépriser des peuples, leurs cultures et leur histoire. Pour éviter les éclatements, il est urgent de réveiller les politiques, de reconstituer le maillage de l'agriculture locale, les petites industries au service du peuple, de rendre les ressources au peuple, de dénoncer les corruptions qui gangrènent la vie sociale, de réapprendre à aimer l'autre, de rechercher le bonheur de l'autre comme condition à mon propre bonheur. Les peuples ont du pouvoir, qu'ils se rassemblent et présentent leur volonté de changement! Voyez l'actualité de ces derniers jours.

Personnellement je ne crois plus qu'il y ait d'autres solutions possibles réalistes.

Il faut pourtant y croire, mais c'est peut-être trop tard. La catastrophe est imminente !

Elle commencera avec une nouvelle crise financière, donc économique, donc sociale et elle risque d'être généralisée dans un monde globalisé.

Serons-nous capables de rester non-violents en cette occasion ?

Ou y aura-t-il une explosion de violence ?

En tout cas ce sera l'opportunité d'une alternative.